

2^{ME} ÉDITION

L'ECHO DE PARIS se vend cinq centimes le numéro à Paris et dans le département de Seine-et-Oise dix centimes dans tous les autres départements.

La Ville et le Théâtre

La Danse nouvelle

L'Eden a passé hier la revue de ses ballets grandioses par le balabile de chacun d'entre eux. Ces grandes manœuvres chorégraphiques, ce défilé soit en colonnes, soit en bataillons, pelotons ou escouades, tout cet exercice à la prussienne dansé au pas de course, scandé par des sonorités bruyantes a le don de ravir les spectateurs. Leur œil ne se lasse point de ce manège, ne se fatigue pas de cette confusion de costumes aux tons criards, de cet ondolement de couleurs crues dans un bain de lumière électrique. Plus les pelotons dansants se mêlent et s'entrecroisent sur la scène, plus la gamme des couleurs monte aux nuances éclatantes, plus le public est joyeux et émerveillé.

Au déploiement de forces, de costumes et de couleurs correspond une musique violente, d'un effet particulier, d'un coloris brutal entrant dans l'oreille par la poussée des cuivres et son rythme vulgaire, de même que les tons criards de la décoration et des étoffes se sont imposés aux yeux. *Excelsior* est le type de cette nouvelle manière du ballet. Je n'ai jamais pour ma part aimé cette halle de chair, cette débauche de couleurs et de sons; mais comme elles ont plu, et très fort, à nombre de mes contemporains qui ne sont pas des bêtes, je conviens que j'ai l'esprit mal fait pour certains plaisirs. Le goût du grand public s'est prononcé en faveur de ces divertissements. Le genre a même gagné l'Académie de musique, où règne un chorégraphe sans invention, lequel a copié sur la scène les idées de ses voisins de l'Eden.

Je voyais, l'autre soir, avec mécontentement, dans *Patrie*, cette invasion d'effets vulgaires sur la scène de l'Opéra. Je regrettais, devant les manœuvres au pas de course, la noble danse classique, la correction de sa tenue, la grâce de ses attitudes, la simplicité de ses moyens. Au lieu de ces déguisements et de ces travestissements, je revoyais la gracieuse jupe de mousseline qu'un La Rochefoucauld pudique fit naguère allonger, et j'évoquais le souvenir de ces beaux pas si légers et si sûrs, de cette musique délicate, spirituelle et touchante qui parlaient aux

sens par le chemin de l'esprit, — oui, j'évoquais l'aimable passé de la danse française contre la sensation grossière du ballet italien.

Le pis c'est que le cri nouveau n'est vraiment pas italien. Ce genre de ballet a été créé en France, à Paris, et il n'a franchi les Alpes que pour nous revenir amplifié et agrandi. Vers 1864, sous la direction Marc Fournier, la Porte-Saint-Martin avait un maître de ballet nommé Honoré qui mettait dans son art beaucoup d'intelligence, de ressources et d'idées. Ce théâtre représentant fréquemment des féeries, il dirigeait un personnel de danseuses assez nombreux, lesquelles, par manque d'études préparatoires, étaient fort maladroites dans les exercices classiques. Honoré imagina alors de suppléer à la qualité par le nombre et de remplacer les sujets par des évolutions en groupe. Il avait, je l'ai dit, de l'invention et de l'ingéniosité, l'instinct des mouvements harmonieux et de la disposition des masses; il réussit à merveille. Si l'innovation ne fut point remarquée par les profanes, elle n'échappa point aux maîtres de la profession. Petitpas et Saint-Léon, maîtres de ballets à Saint-Petersbourg, s'emparèrent de cette nouveauté. De Russie elle passa en Italie, à Milan, où Rota, un chorégraphe intelligent, développa la manière en l'appliquant sur la vaste scène de la Scala. Du reste, en Italie comme partout ailleurs l'influence de l'école de danse française a été prédominante. Ce furent des danseurs français qui formèrent cette pléiade de ballerines fameuses, toutes de grâce, de charme, de poésie et d'envolée, radieuses étoiles qui peuplèrent le firmament des grandes scènes musicales de l'Europe. Ainsi, notre danse avait dès longtemps conquis le monde au pas de deux.

Eh bien! notre école de danse tend à disparaître. Encore une institution qui s'en va: le sentiment de la mesure, de la correction et de la tenue dans le corps de ballet de l'Opéra. Avez-vous observé l'attitude de ces demoiselles sur la scène de l'Académie nationale: elles bavardent entre elles, échangent leurs impressions sur les spectateurs des fauteuils, s'accourent, s'assoient, croisent les jambes; — j'en ai vu changer de chaussons. Quel gentil troupeau d'indisciplinées. Le maître de ballet n'a plus sur ce petit monde aucune action et sa condescendance tient à des raisons équivoques sur lesquelles je ne veux pas insister.

Trouvez-moi donc maintenant à l'Opéra une danseuse de grande allure, comme l'intéressante Cornalba que j'applaudissais, hier soir, à l'Eden. Quel ressort, quelle souplesse, quel mordant, quelle sûreté, quelle intelligence dans ces jambes nerveuses, agiles et solides. Il y a dans cette artiste dansante un accent particulier qu'ignorent tous les sujets de l'Opéra, une sorte de puissance dramatique qui anime et diversifie chacun de ses pas et là, au

moins, point de livret ni de paroles pour me gêner mon plaisir.

HENRY BAUER.

L'ECHO DE PARIS publiera demain un article de M. ALBERT DUBRUJEAUD

BULLETIN POLITIQUE

M. le résident général à Tunis a, dès le premier jour, parlé, en politique et en administrateur sage et avisé, à Son Altesse beylicale et aux membres de la colonie française. On déplorait le mal de divisions qui avaient éclaté sous la dernière administration dans le sein de la colonie française. Les affirmations et les engagements de l'honorable M. Massicault ont paru de nature à rassurer tous les intérêts. Avec cet esprit de pondération qui lui est propre, M. le résident général, sans se départir d'une réserve prudente, a donné à entendre que l'administration, affranchie des préoccupations de coteries, n'aurait désormais pour objet que le service vigilant et ferme des intérêts français, et de la prospérité de la régence. A la cour du bey, comme dans la colonie française, on a eu de l'attitude et du langage de M. le résident général la meilleure impression. C'est de bon augure pour l'avenir.

Le gouvernement fait savoir qu'il s'occupe activement des projets de réformes dans l'administration et dans le régime fiscal. Il faut applaudir au souci du cabinet à tenir ses promesses. Toutefois, il convient de se garder d'illusions trop grandes. Les réformes proposées ne seront pas ce qu'en attend une partie de l'opinion, et ce qu'en pourrait faire prévoir le vote de la Chambre sur les sous-préfets. Il est clair que le gouvernement aura à cœur de donner un projet mûrement étudié, et disposé de façon à ne rien compromettre: ni la régularité des services publics, ni la force du gouvernement. Il y a trop d'ennemis à la Chambre et dans le pays qui guettent les faiblesses de la République, pour que le cabinet consente à affaiblir une administration qui doit être la garantie de l'ordre public et de la prompte expédition des affaires; et, surtout, pour livrer à l'anarchie et aux compétitions des partis une République désarmée et qui aurait tous les devoirs, sans retenir aucun droit. Les réformes administratives, d'un caractère très délicat, seront l'œuvre d'une observation minutieuse et du temps. Il dépend de la Chambre d'en assurer le profit au pays, en se refusant à l'avenir au jeu dangereux de l'instabilité ministérielle. — A. P.

LES ARMEMENTS

ALLEMAGNE

L'administration militaire hâte autant que possible la fabrication du fusil à répétition. La *Post* annonce que les congés demandés par les ouvriers de la manufacture de Spandau à l'occasion des fêtes de Noël leur ont été refusés.

Une commission composée d'officiers du grand état-major général et d'intendants